

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

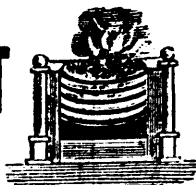
Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					



SOMMAIRE DES MATIERES.

ANTONIA, (suite et fin) ; PAULINE BUTLER ;
HYMNE AU SOLEIL, (Poésie) ; SILVIO PELLICO, (Poésie).

AUX LECTEURS DU COIN DU FEU.

Nous nous trouvons obligés d'annoncer aux nombreux lecteurs du *Coin du Feu*, que le nombre de ses Abonnés, après un essai d'un an, n'est pas suffisant pour nous permettre d'en continuer la publication à l'expiration du semestre courant. L'année sur le point d'expirer va nous laisser avec une perte assez considérable, eu égard à l'entreprise, et rien ne nous fait espérer un meilleur résultat pour une autre année.

Si l'on nous demande à connaître la cause de la chute d'une publication qui ne manquait assurément pas d'intérêt, et qui se distribuait à un si bas prix, nous répondrons que nous croyons pouvoir l'attribuer à l'habitude trop générale en ce pays de prêter ses journaux. Les lecteurs payants de toutes publications périodiques, devraient se convaincre qu'ils travaillent contre eux-mêmes lorsqu'ils prêtent ces publications : ils réduisent la somme des abonnements, et partant les moyens d'améliorer et d'augmenter ces publications, dont souvent même ils compromettent le succès, et amènent indirectement la chute. Ce ne sont pas les lecteurs qui ont manqué au *Coin du Feu*, mais les *payeurs*.

FRÉCHETTE & CIE.

ANTONIA.

[SUITE ET FIN.]

Le premier mouvement du capitaine, que saisit au cœur une effroyable colère, fut de porter la main à la poignée de son sabre ; mais la main d'Antonia se crispa vivement à son bras, et la voix d'Antonia, toujours basse et funèbre, murmura longuement à son oreille et répéta deux fois à travers les dents serrées qui la rendaient aride et tragique :

— Prenez garde ! .. prenez garde

Il obéit encore ; mais pâle, hors de lui, sans réfléchir aux pensées tumultueuses qui se pressaient dans sa tête, aux paroles qui sortaient de ses lèvres, il répéta pour la troisième fois :

— C'est impossible !

— Encore ! encore impossible !... dit Antonia en le regardant avec ironie et en le retenant à la place où ils s'étaient arrêtés, mais je vous prie, regardez donc les sandales que porte ce religieux !

Emile regarda aux pieds du moine, et un rayon de lune glissant à travers les cyprès fit briller à ses yeux le bout d'une botte noire et luisante, qui sortait de la robe fatale...

— ... Et, si sa main se découvre tôt ou tard, n'oubliez pas de regarder aussi l'anneau qu'il porte à son doigt...

Le capitaine ne disait rien. La pensée d'une vengeance plus cruelle, plus facile et plus sûre que toute autre, venait de traverser son esprit. Ils se remirent à marcher en tournant le dos au banc de pierre et à celui qui l'occupait.

— Savez-vous maintenant, lui dit alors Antonia, si vingt oreilles ne nous écoutent pas, si vingt stylets ne sont pas à nu sous ces oranges ?

Le capitaine s'expliqua la plupart de ses visions. Mais il continuait à garder le silence. Antonia reprit :

— Ce matin, le père Ambroise a reçu un message pressant qui l'appelait hors du couvent. Il vous a écrit pour vous prévenir de ce contre-temps. Sa lettre ne vous a pas été remise. Moi, j'ai reçu la visite de Raphaël, et j'ai promis, sous peine de mort...

— De mort !... ne put s'empêcher de dire le baron.

— Oui, monsieur ; j'ai juré que je mériterais la mort et que je la recevrais sans murmurer, si je ne vous affirmais que votre prochain départ avait anéanti des projets insignifiants de trahison, si je ne refusais de vous révéler ces projets, si je n'acceptais pour garantie de ma conduite la présence de Raphaël. J'ai consenti à tout. Raphaël est familier dans ce couvent : tout y est possible pour lui. — Vous voyez si, malgré tout, je compte encore sur votre discrétion. Mais je veux empêcher un crime horrible et inutile. Je me suis fiée à vous et à Dieu. A moins que vous ne me trahissiez, qui osera supposer que je vous

ai tout révélé, tout jusqu'à la présence de Raphaël et de ses complices peut-être ? . . .

Emile ne perdit pas le temps à répondre ni à rassurer son héroïque compagne. Le moment était venu d'accomplir sa vengeance qu'il méditait depuis quelques minutes, et tout le confirmait dans son hardi projet. Il prit la main douce, mignonne et blanche, qui reposait sur son bras, et la gardant dans la sienne, il ralentit le pas, s'arrêta presque, et regardant la jeune Espagnole :

—Antonia, dit-il, croyez-vous que Raphaël soit un homme d'honneur et de courage, croyez-vous qu'on puisse l'excuser d'avoir caché à l'homme qu'il appelait son ami que vous étiez sa fiancée, lorsqu'il en était temps, lorsque cet aveu naturel et salutaire pouvait prévenir toute offense envers lui, et par conséquent lui ôter tout prétexte à la vengeance ? Croyez-vous enfin aimer Raphaël ?

Déjà, car elle était femme, elle avait compris tout ce que présageait ce changement de conversation ; déjà elle écoutait avec beaucoup d'émotion. Elle répondit, confuse et interdite, en baisant la tête :

—Je demande à Dieu, tous les jours, la force de l'aimer.

—Antonia, poursuivit Emile, hier, quand vous étiez à genoux dans cette église, n'aimiez-vous pas l'harmonie qui accompagnait votre prière ? Ne vous a-t-elle rien dit au cœur d'étrange et d'heureux ? N'avez-vous pas deviné qu'elle vous présageait quelque chose, et que l'inspiration cachée sous ces accords venait de vous et retournait à vous ? Ne vous a-t-il pas semblé que la voix de l'instrument était la vôtre, comme elle devenait celle du cœur que vous faisiez battre alors et dont la pensée toute entière planait sur votre tête ? N'avez-vous rien partagé ni rien compris ? Le souvenir de ces fleurs, de cette église, de cette musique, ne vous est-il pas cher comme à moi ?

—Elle osa cette fois relever jusqu'à lui son regard plein d'expression profonde et dit faiblement :

—Je pensais à celui que je venais de sauver, et il me semblait que toutes les phrases de l'orgue s'accordait avec ma pensée, et j'ai béni Dieu quand je les ai entendues se terminer par un chant de triomphe.

—Et après cela, quand vous m'avez donné cette mantille et ces fleurs à la face de Raphaël, n'éprouviez-vous pas un sentiment de défi et de fierté, un sentiment de comparaison en vous disant : " En voilà un à qui je ne donne que cela, et qui le gardera jusqu'à la mort, et qui ne le profanera de sa vie ! "

—Cette fois Antonia redressa vivement la tête, et son regard brillant alla de lui-même chercher celui du jeune homme, tandis que sa main pressait hardiment ce bras sur lequel elle tremblait

tout à l'heure, tandis que toute la foi de son âme et toute la surprise de sa pensée mise à nu paraissent dans ce regard et dans ce geste, comme pour dire à celui qui parlait : " Ami, tu m'as bien jugée ! "

—Antonia, dit-il encore, demain nous partons pour la France. . . . Là le soleil est doux, les jours sont purs et tranquilles ; là, il y a de l'honneur vrai, de l'amour sans crime, de la gloire, de la richesse, des amis, de la gaieté, de la mélancolie aussi, des fêtes l'hiver, et des solitudes l'été, des mœurs indulgentes, et de limpides horizons qui reposent l'âme et les yeux. . . . Nous partons pour la France, Antonia, nous allons revoir nos parents, nos amis, nos villes, notre cour impériale, où se courbent tous les souverains, nos fraîches campagnes, aux quelles sourit le ciel. . . . Nous laissons ici la trahison avec ses lâchetés et sa rage honteuse. . . . Nous partons joyeux, nous sommes sauvés. . . . Et vous, Antonia, vous resterez dans cette Espagne dont vous répudiez les sympathies, dont les mœurs vous font rougir, dont les fiancés ont les droits et les joies du bourreau. . . . Vous resterez seule au milieu des poignards levés sur nous et qui vont retomber sur vous. . . . sur vous, jeune, belle, faite pour une vie d'amour et de paix. . . . Vous resterez pour épouser le patriote, le sublime Raphaël. . . . Car il faut mourir ou épouser Raphaël. . . . Antonia ! . . .

Emile suspendit ses phrases poignantes et attendit. Emue, palpitante, prête à céder, il semblait que la vie allait succomber en elle au violent, au subit et horrible combat qui se livrait dans son âme. Tous deux étaient encore revenus au pied du grand Christ qui se dressait au milieu de l'avenue. Emile saisit le moment :

—En France ! en France, Antonia ! . . . pour être ma femme bien-aimée, ma femme souveraine et honorée, pour être à moi toute la vie !

Mais elle, la vue de la croix lui rappela tout à coup, sinon le sentiment d'un devoir, du moins le mérite du martyr, et elle dit d'une voix mourante, mais résolue, en fléchissant sur ses genoux :

—Jamais ! . . . jamais ! . . .

Le bouillant capitaine, poussé au plus haut degré d'une sincère et ardente passion, vit qu'il fallait frapper un coup décisif. . . . Le moine, sans doute, dévorait des yeux leurs moindres mouvements, de l'asile sombre où il se tenait. . . . Emile n'attendit pas qu'Antonia fût tombée à genoux ; il entourait de son bras gauche la taille fine et souple de la jeune fille épuisée, et la serra contre sa poitrine avec une force terrible :

—Antonia, tu es perdue ! . . . Raphaël t'a vue dans mes bras ! . . .

Alors la tête sans force de l'Espagnole vaincue se renversa en arrière, et son visage pâle se tourna vers le ciel. . . . Emile se pencha sur son front

sans défense... un baiser brûlant la fit tressaillir, et d'un mouvement rapide et honteux, elle cacha ses larmes dans le sein du hardi capitaine. Pendant ce temps, celui-ci prit la main qu'elle lui abandonnait et retira de son doigt l'anneau de la fiancée. Elle le laissa faire, et lui, transporté, plein d'une reconnaissance exaltée, d'une admiration et d'une joie inexprimables :

—Merci! dit-il, merci, Antonia!... Devant Dieu je reçois ce chaste aveu... Devant Dieu, je jure de consacrer ma vie à ta défense et à ton bonheur!...

Il n'avait pas fini, qu'un frôlement sinistre... Le moine était là, debout, tout à côté d'eux. Il paraissait calme et levait la main gauche vers le Christ, comme pour rappeler par ce geste muet la sainteté du lieu que l'on profanait; mais, à cette main qui montrait Dieu, Emile vit briller l'anneau de Raphaël.

Alors, plein d'orgueil, de colère et de défi, il posa l'anneau d'Antonia sur les degrés de pierre qui supportaient la croix et le broya en morceaux sous le talon de sa botte. Puis il releva de la main le front d'Antonia, qui avait suivi sans la voir cette scène muette, abaissa sur son visage le capuchon de la pelisse de satin, et, reprenant son bras, regardant avec hauteur le moine immobile, lui fit signe de marcher devant eux.

III

LE SAINT SACREMENT.

Le moine tressaillit visiblement; puis il obéit tout-à-coup, et se mit à marcher devant le capitaine et sa compagnie. La vengeance toute française de ce dernier était accomplie.

Mais le moment était venu pour lui d'attendre une vengeance espagnole.

Comme ils traversaient tous trois l'espace sombre et sacré du cimetière, le flux religieux marchant le premier, Emile tenant à la main son sabre nu, tout-à-coup, sans que son guide eût fait un mouvement sensible dans cette vague obscurité, le jeune Français se vit entouré d'un cercle de fantômes, couverts aussi de la robe et du masque religieux, et qui étaient sortis comme par enchantement des funèbres massifs.

Emile comprit alors qu'il avait trop présumé de son étoile dans ce lieu fermé, que remplissaient des ennemis, des assassins; il comprit que son espoir d'enlever Antonia, de prévenir ses camarades avant le fatal repas du lendemain matin, était un espoir insensé; que sa téméraire entreprise aux pieds du Christ avait été un crime, peut-être un sacrilège; en un mot il passa par cette seconde électricité et solennelle où il faut subitement dire

adieu à toute la vie; mais il dit cet adieu sans faiblesse, il le dit avec une joie sublime; car il sentit que celle qui s'appuyait sur son bras ne tremblait pas, il sentit qu'elle était heureuse de mourir avec lui; et il jura que, dût-il la tuer lui-même, elle ne retomberait pas aux mains de Raphaël.

Cette consolation suprême allait lui être ravie. Pendant qu'il se préparait à une défense désespérée et les espagnols se consultaient à voix basse, un personnage inattendu, un homme vêtu aussi de l'habit religieux, mais qui ne cachait pas son visage, parut au milieu de tous et vint se placer entre le français et la jeune fille. C'était le père Ambroise, qu'une crainte secrète de ce qui pouvait se passer en son absence amenait à tout hasard sur le lieu du rendez-vous donné par lui.

— Au nom du Dieu vivant, s'écria-t-il, j'ordonne aux meurtriers de fuir cette demeure de miséricorde, et je leur défends de la souiller du sang de leur frère!

Raphaël s'avança toujours voilé de son capuchon, et dit d'une voix sourde :

— A vous cette femme soit. — Mais à nous cet homme.

— A vous rien! dit le vieillard avec une majesté terrible,

A ce mot, et, sur un signe de leur chef, les conjurés laissèrent briller la lame de leurs poignards. Emile se plaça de lui-même au milieu d'eux.

— Mon père, dit-il au vénérable religieux, épargnez leur deux crimes de plus. — Puis tournant vers les patriotes: — Marchons, messeurs! ajouta-t-il d'une voix ferme, et malheur à vous si l'on m'attaque seul dans un autre lieu!

Raphaël, dit encore le père Ambroise, je ne te livre ce français que comme un prisonnier. Je suis sans force et sans pouvoir aujourd'hui; mais j'empêcherai demain les horreurs que tu médites, ou je l'attendrai ici près du Dieu vengeur que je t'ai promis.

On emmena le capitaine sans oser le toucher. Antonia sentit le courage lui manquer, et se laissa tomber dans les bras du religieux.

— Mon enfant, lui dit le bon père, ne craignez rien. Ils ne sont pas les maîtres aujourd'hui, ils n'oseront pas le frapper, et demain nous le sauverons, lui et ses amis. Vous, ne me quittez pas.

Hélas! le père Ambroise comptait mal à propos sur cette ancienne puissance monastique, bien déchue depuis Charles Quint, et dont l'empire ne s'exerce plus en Espagne, à l'encontre des volontés de la multitude. Un quart-d'heure après cette scène, le capitaine

était prisonnier dans sa chambre, chez Raphaël même et le couvent était cerné. Faut-il dire que la plupart des moines étaient du complot et surveillaient eux-mêmes ceux de leurs frères qu'animaient des pensées trop chrétiennes ? Faut-il retracer en détail la scène effroyable du lendemain matin, où trente officiers français, séparés de leurs soldats, attaqués à l'improviste dans une salle de festin, au moment où ils allaient partir pour le pays, fatigués de cette guerre néfaste, parlant de paix et de famille, furent massacrés sans défense ?—Faut-il essayer de peindre l'affreux désespoir du capitaine, enfermé dans sa chambre et gardé à vue jusqu'à l'heure où le bruit joyeux de la rue lui annonça que tout était fini ?—C'est bien assez de dire ce qui lui advint à lui même, à partir de cette même heure.

Le peuple de Lebrica en avait fini des officiers, et les soldats, cantonnés à une demi-lieue de la ville, désorganisés, comme on l'avait prévu, en présence de quelque détachement de milice et de quelques uniformes rouges, n'avait pu mieux faire que de se retirer, sous des chefs improvisés, dans la direction des plus prochains gouvernemens français. On destinait Emile à couronner l'hécatombe. Raphaël lui devait bien cela.

La chambre était située au fond d'une cour de moyenne étendue ; elle occupait presque seule le premier et l'unique étage de cette partie de la maison, et l'on y arrivait par un escalier assez large qui montait extérieurement le long d'un des murs latéraux de la cour. Elle avait deux fenêtres qui faisaient face au vestibule d'entrée, communiquant, par dessous le corps de logis antérieur, de la rue à la cour. La porte, massive et fortement garnie, s'ouvrait directement sur un palier abrité par un auvent. A l'intérieur, cette pièce était vaste, comme la plupart de celles qui composent les habitations de ce climat torride. Elle était meublée d'une manière assez bizarre ; il y avait des objets modernes et d'autres antiques ou de formes vulgaires : des sièges, de lourdes armoires, une énorme table, un lit en chêne avec quatre montans massifs et isolés, qui ne dépassaient pas la hauteur des matelas. Telle qu'elle était cependant, le capitaine, en y rentrant pour s'en faire une citadelle et un tombeau, l'avait reconvenue propre à soutenir un siège de quelque durée, et, pendant qu'on la gardait au dehors, il y avait fait à loisir ses dispositions pour tuer le plus de monde possible.

Il avait commencé par saisir avidement, visiter et recharger les armes à feu suspendues au mur dans les trophées. Puis il avait entas-

sé derrière la porte tous les meubles, à l'exception du lit, sur lequel il s'était jeté, à moitié fou de rage et d'impatience.

Ce fut vers les huit heures du matin que la foule, déjà ivre de sang, se rua sous le porche de la cour, au fond de laquelle se montraient les jalousies baissées du capitaine. Raphaël lui-même se tenait aux fenêtres donnant sur la rue et avait dirigé la multitude. Emile avait pu l'entendre.

C'était de la vengeance à l'espagnole qu'il attendait la réponse à sa provocation du cimetière. Mais, dans cette affreuse revanche, il se dit que Raphaël n'avait pas encore l'avantage, puisque Antonia était hors d'atteinte ; et d'ailleurs la mort qui l'attendait, lui, n'était rien auprès des tortures sans nom dont-il avait flagellé le fils de l'alcade, des outrages impitoyables dont il l'avait abreuvé en face, dans cette nuit dont le souvenir, attaché pour jamais à sa vie, le ferait tour à tour et sans relâche rougir de honte et pâlir de rage.

Cependant la cour et l'escalier s'étaient rapidement encombrés de monde, et déjà les rudés mains de la populace ébranlaient la porte. Le capitaine jugea qu'il était temps de commencer l'œuvre glorieuse de son martyre.

—Ils étaient trente à table, se dit-il... il ne faut pas que je succombe avant d'avoir tué trente de ces misérables. Je l'ai promis. Malheur à eux quand ils m'attaqueront seul !

Et s'approchant d'abord de la fenêtre voisine de l'escalier, il dirigea le canon d'un pistolet à travers les lames de la jalousie et fit feu dans la masse hideuse entassée sur les degrés. Un homme tomba. Le capitaine recommença froidement, et déchargea l'un après l'autre ses quatre pistolets. Quatre victimes s'affaissèrent dans la foule, frappées à mort. Alors ce fut un clameur immense dans la cour et dans la rue, et vingt carabines firent feu à leur tour sur les jalousies, qui commencèrent à voler en éclats. Pendant ce temps, la lourde porte craquait et s'ébranlait sous l'effort terrible des assiégeans. L'intrépide Français eut le temps néanmoins de recharger ses armes.

Alors, voyant que les fenêtres se dégageaient de leur fragile rempart, dont chaque pièce se brisait sous les balles ou se détachait une à une, il s'avança tranquillement vers la moins endommagée des deux jalousies, la leva tout entière, prit le temps d'attacher le cordon à la barre d'appui, et, se présentant à découvert, debout, un pistolet à chaque main, pendant que les balles sifflaient autour de sa tête et criblaient le plafond, il tira d'abord en bas, dans la cour, tua encore deux hommes, puis jeta les deux pistolets dans cette vile cohue, comme s'il les eût souillés en les en-

loyant contre de pareils ennemis, puis, — car ce trait prodigieux avait fini par frapper de stupeur cette tourbe superstitieuse, et, quoique plusieurs continuassent à tirer sur lui d'une main peu certaine, beaucoup se taisaient d'effroi à la vue de cette incroyable et sublime effronterie, — puis il s'accoua à la balustrade, les regards tous en souriant avec un profond mépris, et prononça seulement ce mot :

— Oh les lâches !

Puis ayant craché sur eux, il rentra.

Aucune expression humaine dans aucune langue ne saurait peindre l'effroyable transport de rage qui souleva cette population ainsi fétée par un seul homme, et l'orgueil du triomphe fit palpiter violemment le cœur de l'héroïque officier, quand il saisit toutes les horribles colères, toutes les hontes, tous les désespoirs qui se confondirent dans ce cri espagnol : *Muerta !* poussé en même temps par des milliers de voix.

Il lui restait deux pistolets chargés, et ceux-là il les destinait aux premiers qui entreraient par la porte. Déjà cette porte était fendue par le milieu dans toute sa hauteur, arrachée même du chambranle avec les gonds et la serrure ; mais elle était retenue encore par l'échafaudage de meubles pesans amoncelés à l'intérieur. Une vaste armoire couchée en travers en formait la base ; les malles, les bahuts, les sièges, les matelats s'élevaient pardessus, et, pour arriver jusqu'au capitaine, il n'y avait plus qu'à renverser cette lourde barrière. Or la fureur des assiégés était à son comble, et ceux de derrière poussant ceux de devant, le bas de l'escalier déjà si surchargé se couvrit d'un surcroît d'assaillans qui refoulèrent ceux du haut, plusieurs furent étouffés au centre de l'ondulation terrible qui s'établit de la base au sommet, plusieurs eurent les reins brisés contre la rampe ou furent renversés pardessus, ceux qui touchaient à la porte furent écrasés contre ses panneaux, il y eut un horrible moment de crise et d'effort, où l'on entendit craquer les os, les crânes et le bois qui se brisaient l'un l'autre, mais enfin la barricade massive chancela et tomba à l'intérieur avec le bruit du tonnerre, et l'avant-garde, lancée de force, entra comme un torrent.... Une autre barrière les attendait : c'était le capitaine.

Les deux premiers qui, enlevés par la tête de la colonne, montèrent ou plutôt sautèrent sur les débris amoncelés de la barricade, retombèrent immédiatement sur ceux qui les poussaient, abattus à la fois par les deux dernières balles du Français. Les autres reculèrent d'abord, autant que pouvaient le permettre les

rangs pressés qui les soutenaient malgré eux, et certe, s'ils n'eussent été forcés de marcher en avant, ils se fussent enfuis tous ensemble à l'aspect de l'homme ou plutôt du lion qu'ils avaient devant les yeux. Mais ceux qui le voyaient ne pouvaient reculer, et ceux qui résistaient en arrière ne le voyaient pas : c'est ainsi que les masses sont braves.

Le baron s'était reculé au fond de la chambre, à côté du lit dégarni de ses matelats. Ce n'était plus l'homme que nous connaissons, à la physionomie riante et ouverte, aux attitudes pleines de grâce, aux galantes manières, aux regard fins et doux, l'homme de salon dont l'extérieur soigneux et délicat semblait une œuvre de boudoir éclose sous les doigts légers d'une femme, et qu'un souffle dérangé, qu'un pli compromettrait.... Nous l'avons dit, c'était une bête féroce acculée dans son antre. Debout, le sabre nu à la main, dépouillé jusqu'à la ceinture, revêtu seulement du pantalon étroit, couleur d'azur et qui laissait voir ses membres musculeux, et de la chemise fine et blanche sous laquelle était attachée autour de sa poitrine la mantille brodée d'Antonia, le visage pâle mais empreint d'une invincible audace, la bouche contractée sous son épaisse moustache, et telle que son sourire sauvage, d'accord avec les fauves éclairs lancés par les yeux, semblait au sourire du tigre.... il attendait, en promenant ça et là ce regard étrange qui glaçait le sang dans les veines, que les plus hardis se décidassent à franchir l'intervalle vide, plus redoutable que tous les remparts, laissé entre eux et lui.

Ceux qui étaient là n'auraient jamais osé. Leur rago tombait devant leur frayeur ; et il leur semblait que cette être surhumain avait eu le droit de les braver. Mais peu à peu, et toujours poussés par la foule impatiente, ils débouchèrent de force des deux côtés de la barricade renversée et se répandirent circulairement dans la chambre. Les nouveaux introduits, plus ardents et moins influencés, franchirent le monceau de meubles ; la multitude grossit dans la chambre, le cercle se resserra autour du capitaine ; mais on le vit de plus en plus près alors, et comme il fit un mouvement pour lever lentement le sabre qui étincelait dans sa main, il y en eut assez pour changer en statues les plus proches de ceux qui l'entouraient. Ce fut le dernier répit, la dernière hésitation. Plus puissamment pressés par la cohue qui remplissait la chambre, étourdis par les cris furieux qui ébranlaient la maison, la peur et la nécessité les précipitèrent....

Alors commença une lutte effroyable, un combat homérique. Pendant un quart d'heure, seul, avec son sabre, le terrible officier tint tête à ce tourbillon d'assassins. Toujours poussés par derrière et repoussés par devant, on les voyait se ruer à la fois en hurlant de rage et d'épouvante, sur ce foyer de mort, pour s'en préserver en l'étouffant, puis se ruer à la renverse pour s'en garantir par la fuite; et ni la fuite ni la victoire n'étaient possibles. Les véritables victimes c'étaient ceux qui se trouvaient pris entre ces deux forces inexpugnables et renvoyés sans relâche de la foule massive à l'arme exterminatrice. Rapide et vigoureux comme ces lames de chevaliers qui fauchaient les champs de bataille, le sabre du capitaine décrivait des cercles flamboyants mêlés de sang et d'éclairs. Il ne frappait qu'au visage et faisait de larges et atroces blessures. Une ceinture de corps sans vie ou se débattant dans les tortures de l'agonie s'élevait autour de cet homme. Et sa vigueur croissait dans ce carnage, et il s'enivrait de la puissance de ses coups, de la vue des morts, du ravage qu'il faisait avant de mourir, de l'enclène déjà immense et toujours croissante que le ciel vengeur lui permettait de mettre à sa vic. Le sang ruisselait sous ses pieds et jaillissait sur sa personne; il était devenu horrible à son tour, et son visage n'avait plus rien d'humain. Peut-être cette magnifique défense eût été récompensée par un miracle, peut-être il eût fait fuir les meurtriers vaincus, si tout-à-coup son sabre ne se fût brisé dans sa main.

À cette vue, un mouvement s'opère dans la meute indécise qui l'environne; mais, avant que personne ait pu l'atteindre, il a arraché avec une force herculéenne un des montants lourds et épais qui soutiennent le lit près duquel il se trouve, et déjà, aidé de cette espèce de massue, il porte des coups plus terribles, plus nombreux que jamais, lorsque les gens de la cour, las d'attendre, escaladent les fenêtres et font irruption à leur tour sur le théâtre du combat. Ce renfort ranime les agresseurs, pour la première fois on pense aux carabines, et, au moment où le capitaine, qui voyait le dénoûment approcher, redoublait d'énergie et s'épuisait en prodiges, il se sent frappé d'une balle à l'épaule gauche. Il reste debout, il frappe, il lutte encore; mais il s'affaiblit, il recule, un nuage sanglant couvre ses yeux... On le serre de plus près; il ne le voit pas. Ses efforts décourus sont ceux d'un aveugle... Le plus audacieux s'est approché de lui à la longueur d'un fusil qu'il tient à deux mains par le bout du canon, qu'il lève et renverse en arrière, et dont la crosse, lancée en l'air avec un élan furieux,

vient fracasser le crâne du malheureux capitaine... Il tombe sur le dos; il n'a plus que les mouvements imparfaits d'un moribond... Alors tout le monde se précipite, et, pour l'achever, un de ces braves lui enfonce jusqu'à la garde dans la poitrine un long poignard qui traverse son corps et le cloue au plancher....

Dans ce moment même un spectacle bizarre se passait dans la cour. Une longue file de moines, vêtus de robes blanches et marchant sur deux rangs, traversait la foule sombre et muette qui se rangeait avec regret sur leur passage. La lente et solennelle procession se déroulait majestueusement depuis le porche de la maison jusqu'au haut de l'escalier, et, radieuse au premier rang, élevée par les mains d'un prêtre audessus des têtes inclinées, brillait l'aureole d'or du Saint-Sacrement.

Le Dieu de paix entra ainsi dans la chambre fatale et surprit tous ces hommes occupés à l'œuvre du sang. Le bruit cessa, les armes se suspendirent comme par enchantement, et des deux côtés de la phalange sacrée, la multitude s'ouvrit, recula, s'agenouilla, vaincue et murmurante. Les moines s'avancèrent jusqu'au près du corps de l'officier; quatre d'entre eux l'enlevèrent dans leurs bras, souillant leurs saintes robes du sang dont il était couvert, puis on porta au-dessus de lui le riche ostensor, et le cortège se remit en marche dans cet ordre, ne dérochant plus peut-être qu'un cadavre aux derniers outrages.

Mais le capitaine avait une constitution de fer, et il respirait encore. Il conservait même assez de connaissance pour entrevoir comme dans un rêve ce qui se passait autour de lui. Pâle et sanglant, soutenu dans les bras paternels des religieux, et lentement porté au milieu du pieux cortège, il cherchait vainement à comprendre la nouvelle et incroyable scène qui se passait autour de lui. Il entendait les rumeurs féroces des assassins toujours pressés sur son passage, et qui, s'apercevant qu'il survivait à leurs coups, répétaient sourdement à ses oreilles: *Muerra! Muerra!..* Et il les voyait se mettre à genoux, le poignard à la main, et se courber en frémissant devant l'ennemi qu'ils eussent voulu déchirer. Puis, relevant ses yeux éteints, il voyait rayonner devant lui l'hostie blanche et tutélaire que deux bras, étendus de chaque côté de son corps entre ceux qui le portaient, tenaient élevée au-dessus de sa poitrine.

Comme la pensée d'Antonia ne le quittait pas, il songea vaguement, malgré la faiblesse de son intelligence, que ce secours venait d'elle et du père Ambroise. En effet, c'étaient eux qui, faute de mieux, avaient eu cette inspiration. C'était l'exécution de la promesse du père Ambroise à Antonia: nous le sauverons! C'était

aussi le tribut de reconnaissance payé par les religieux au musicien qu'ils aimaient.

Le cortège était déjà sorti de la maison de l'alcade, et se dirigeait vers le couvent à travers les flots de ce peuple sanguinaire et dévot, qui l'accompagnait d'imprécations et de signes de croix, lorsqu'un corps d'alguzils se présenta au devant du moine qui dirigeait la marche. Le chef fit arrêter ses gens à une certaine distance, et le magistrat qui l'accompagnait s'avança seul, le chapeau à la main :

— Révérends pères, dit-il, la volonté du seigneur alcade et du conseil est que la personne du Français soit mise en sûreté dans la prison de la ville et confiée à ma garde.

— Nous en répondons-vous, seigneur Solarez ? demanda le moine en levant le capuchon abaissé sur sa figure vénérable.

— Oui, père Ambroise, répliqua respectueusement le régidor, je vous réponds de lui comme de moi-même.

— En ce cas, nous obéirons.

Le père d'Antonia s'inclina, et, faisant signe à l'alguzil mayor de le suivre avec sa troupe, il marcha devant les moines jusqu'à la prison, où le capitaine mourant fut enfin déposé sous la double garantie de la religion et de la loi.

IV.

LA PRISON.

C'était un triste asile ; mais dans ce moment critique, en face de ce peuple irrité, c'était encore le plus sûr que des mains amies pussent ouvrir au proscrit. On affecta même de le traiter en prisonnier de guerre ; on l'abandonna sur une botte de paille, dans un cachot humide et obscur, on mit à côté de lui, comme par dérision, la cruche d'eau et le pain noir accoutumés ; on n'étoncha même pas le sang de ses horribles blessures : on le laissa ainsi.

Mais c'était le père d'Antonia qui commandait dans la prison, et le frère Ambroise continua de veiller avec une tendre sollicitude sur son protégé. Plusieurs fois par jour et à tour de rôle sous des prétextes religieux, des frères infirmiers passaient le guichet pour venir assister le blessé. Rigoureusement interdite à tout le monde, l'entrée du cachot était libre pour les bons pères, qui passaient même sans relever leur capuchon.

Après un intervalle de quinze jours, le capitaine reprit pour la première fois le sentiment de l'existence. Il promena un regard terne et vague autour de lui, il essaya de soulever ses membres affaiblis ; mais il ne pouvait que déplacer péniblement ses bras et ses jambes, et il était incapable de quitter, même en rampant le lit de paille sur lequel on l'avait à demi étendu. Son intelli-

gence, presque détruite par l'horrible blessure qu'il avait reçue à la tête, ne renaissait qu'imparfaitement et le peu de force morale qu'il recouvrait devait s'abattre au plus léger choc, à la plus petite fatigue de son attention et de sa réflexion.

Ce fut dans ce moment que sa porte s'ouvrit doucement et qu'une touchante vision, dont le souvenir était seul distinct parmi ceux des songes qui l'avaient obsédé, lui apparut de nouveau, blanche dans les ténèbres de son cachot. Attachant sur elle ce regard sans vigueur et sans lumière qu'il laissait errer tout à l'heure, il la laissa venir sans étonnement jusqu'à lui et se pencher sur son visage comme à l'ordinaire. Il reconnaissait bien Antonia, vêtue de la même robe blanche avec laquelle son image l'avait plusieurs fois visité dans les sombres rêves qu'elle éclaircissait ; il reconnaissait bien son voisinage à la chaleur et au bien-être qui le pénétraient ; il voyait bien l'ardeur triste et inquiète de ces grands yeux qu'il aimait, et qui, fixés sur les siens, transmettaient à son âme engourdie des étincelles de raison et d'amour ; il sentait l'extrémité des longues boucles de cheveux noirs qui tombaient en effleurant son front. Mais tout cela, c'était ce que Dieu lui envoyait chaque jour dans ses douloureux cauchemars, c'était ce qu'il avait accueilli la veille encore avec bonheur sans attendre rien de plus, et ce qui s'était évanoui sans que le silence profond de sa tombe eût été troublé un instant. Aussi, cette fois-là encore, il ne cherchait pas à éprouver s'il aurait la force de parler à cette ombre, lorsque, d'une voix douce, elle parla elle-même.

— Emile, disait-elle, et cet accent chéri entraînait dans le cœur du convalescent ; Emile, me voyez-vous ?

— Oui, répondit-il faiblement, tout étonné lui-même de ce premier mot qui sortait de sa bouche.

— Oh ! Dieu soit ! reprit-elle en joignant les mains, il me voit, il m'entend, il me reconnaît peut-être !

— Je vous reconnais, Antonia... ce n'est donc pas un rêve ?...

— Non, c'est moi, c'est bien moi... votre Antonia, qui a cru vous perdre, et qui ne vous aurait pas survécu... — Il me reconnaît, il est sauvé ! ajoutait-elle en se parlant à elle-même sans le quitter du regard.

— Où suis-je donc ? demanda le malade.

— Hélas ! vous êtes dans la prison... mais vous y êtes en sûreté sous la garde de mon père. Emile, vous souvenez-vous ?...

— Oui, répliqua-t-il d'une voix sombre mais moins éteinte, oui ; ne craignez pas de me parler, parlez-moi de vous, Antonia, pour que je sois

soulagé... Qu'êtes-vous devenue !... Comment puis-je encore vous voir auprès de moi ?

—Que vous dirai-je de moi ?... J'étais au couvent... j'avais un asile ; mais à quoi bon, puisque vous étiez tombé dans un danger plus terrible que jamais ?... Nous avons sur trop tard ce qui se passait, nous avons perdu bien du temps encore à préparer le saint expédient qui devait vous sauver... Depuis lors, j'ai voulu habiter ici, près de vous ; forte du pardon et de l'appui de mon père, enfermée avec lui dans cette prison où il commande et où vous souffrez, j'ai obtenu de vous voir... Ne pouvais-je pas tout braver ?...

—Mais, Raphaël ?...

—Raphaël a disparu depuis le jour funeste ; personne ne sait ce qu'il est devenu, ce qu'il mérite encore ; mais nous le préviendrons peut-être. Ecoutez, et prenez courage : tous vos amis n'ont pas succombé.

—Serait-il vrai ?

—Quelques-uns n'avaient été que blessés, d'autres ont été arrêtés dans leur fuite, lorsque déjà l'exaspération publique était moins forte. On les a réunis dans cette prison. Malgré les soins de nos pères, peu d'entre les blessés ont survécu ; mais, en ce moment, cinq officiers français partagent votre captivité et vos chances d'avenir. Les esprits sont assez apaisés pour que votre vie à tous ne soit plus en péril ; mais une grâce complète n'était pas à espérer ; puis des ordres supérieurs ont été transmis... enfin, vous êtes prisonniers de guerre.

—C'est pire que la mort, interrompit d'un air sombre le capitaine.

—Non, reprit Antonia, car on peut vous délivrer. Ecoutez encore : quoique le roi Joseph reste à Madrid, vos troupes évacuent partout notre territoire. Un corps français, venant de Mérida, séjourne depuis hier à quatre lieues de Lebrica, il doit repartir demain... Il faut qu'aujourd'hui même on sache au camp qu'il y a ici des compatriotes à sauver.

—Et à venger !

—Non, capitaine, je suis Espagnole et je le défends. A ces conditions le salut entre vos mains si Dieu le permet.

—Il est dans les vôtres, Antonia. Ecrivez quelques lignes au général : ce soir nous serons tous sur la route de France.

—Oh ! non, seigneur, vos généraux ont trop appris à se méfier de nous. Un pareil avis, tracé par une main espagnole, signé d'un nom espagnol, passerait pour un piège : ils ne viendraient pas.

—Un de ces messieurs alors...

—Je ne puis descendre dans leur prison. Mon

père n'a cédé qu'à mes plus instantes prières, à mes larmes mêmes, pour me permettre l'accès de la vôtre.

—Votre père, Antonia, n'est-il pas maître ici, ne veut-il pas le salut de celui qui vous aime, de votre époux ? ne peut-il protéger notre fuite, l'accompagner même ?

—Ah ! s'il n'y avait que vous ! Mais il sait bien que vous ne consentiriez pas à partir seul et il ne veut pas courir un danger certain en vous faisant évader tous : c'est pour cela qu'en attendant votre guérison, il m'ordonnait de vous cacher la présence de vos derniers camarades. Mais je n'ai pas obéi, parce que je vous connais.

—Antonia, merci d'avoir voulu que mes braves amis me dussent leur liberté !

—Pour cela nous n'avons plus que la ressource dont je vous ai parlé. Mon père ignore tout, il doit tout ignorer jusqu'au moment de l'exécution. Pour vous, pour être digne de vous, Emile, j'ai résolu d'amener encore une fois des ennemis dans nos murs ; j'ai compté sur la générosité de ces ennemis ; j'espère qu'ils ne viendront ici que pour entourer cette prison, tandis qu'on vous enlèvera avec les précautions dues à votre état. Je ne dois pas craindre une seule représaille.

—Oui, disait Emile ; mais il reste à transmettre un avis au corps d'armée.

—Ah ! si votre main pouvait tenir une plume il n'y a que ce moyen...

—Peut-être aurai-je la force....

—Oh ? il le faut.... il le faut.... Tenez... essayez... Mon Dieu !... faites que cela soit possible !

Et Antonia plaça sur les genoux du capitaine tout ce qu'il fallait pour écrire. Elle le soulève en tremblant !... lui mit la plume entre les doigts.

—Oui, disait-il en rappelant toute sa force, et partagé comme elle entre la crainte et l'espérance ; oui... je pourrai... je pourrai...

En effet, ses doigts avaient saisi et maintenaient la plume liberatrice ; sa main, soutenue par celle d'Antonia, s'était posée sur le papier. Quoique agitée du tremblement de la fièvre, quoique faible et toujours prête à défaillir, cette main avait entrepris quelques caractères à peine lisibles, mais suffisants. Antonia la suivait avec angoisse, avec terreur...

—Je ne puis... je ne puis... dit-il tout à coup d'une voix éteinte en laissant tomber la plume et en renversant sa tête pâle sur l'épaule d'Antonia. La force me manque... mes idées s'obscurcissent... mes yeux se troublent... ma tête... ma tête... se fend !...

—Mon Dieu !... mon Dieu !... s'écria la jeune fille éperdue !... il le faut pourtant, il le faut !...

—Je ne puis.... je ne puis....

—Rappelez votre courage, ami ! supportez un moment de souffrance, au nom du ciel ! Pensez à votre pays, à votre famille.... à ceux qui gémissent avec vous dans cette prison.... à Antonia qui vous aime. Oh ! reprenez cette plume, essayez encore.... ne baissez pas votre tête.... laissez-la ainsi, appuyée sur moi.... je guiderai votre main.... je vous dicterai....

Emile fit un nouvel effort, et sans quitter sa position, comme le conseillait Antonia, il écrivit.... elle le soutenait d'une main, elle l'aidait de l'autre, elle dictait :

“ Général,

“ Au nom de l'humanité, au nom de la France, quelques compagnies à Lebrica pour délivrer six officiers devenus prisonniers de guerre après le massacre de leurs camarades. Pas de violence aux habitants ; nous l'avons promis. Liberté seulement pour les prisonniers français. ”

—Il écrit tout cela ; il signa, mais il était épuisé.

Antonia le recoucha doucement sur les bottes de paille qui lui servaient en même temps de dossier et d'oreiller ; puis elle joignit les mains avec ardeur, et levant les yeux au ciel :

—Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, je vous remercie ; il est sauvé !

—Pas encore, senora ! — interrompit derrière elle une voix sinistre.

Éperdue, elle tourna la tête. Un moine était debout sur le seuil de la porte, et cette porte était fermée derrière lui. Nous avons dit que les religieux entraient ou sortaient sans éveiller l'attention des gardes.

—Qui êtes vous ?... qui êtes vous ?... dit-elle en se levant toute droite et tout pâle....

Il ne se nomma pas, mais il découvrit son visage....

A sa vue seule, le malade commença à s'agiter sur son grabat, mais sans pouvoir proférer une parole.... Antonia recula lentement jusqu'à l'angle opposé ; puis ayant surmonté sa terreur, elle dit d'un ton calme au capitaine, qui se tourmentait en de vains efforts :

—Ne vous agitez pas ainsi, Emile... c'est à moi seule que cet homme en veut.

Le moine demeurait silencieux et immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Il me semblait jouir de l'effet qu'il produisait. Enfin il parla :

—On ne m'attendait plus à ce qu'il parait dit-il. Ah ! vous avez cru que ma vengeance était accomplie ? Vous vous trompiez : elle n'était pas même commencée !

Puis ayant jeté un coup d'œil oblique sur le prisonnier, qui se tordait enchaîné par la maladie,

et dont il n'eut pas osé soutenir le regard en face, il continua en saccadant ses phrases, pour en bien préciser le sens :

—Souvenez-vous de la nuit du cimetière.... vous vous disiez : Il a souffert toutes les tortures d'un damné.... quoiqu'il fasse, il ne vous rendra jamais le supplice dont nous l'avons lentement accablé. Celui qui est là, couché, triomphait le jour du combat, et me remerciait de lui procurer une mort glorieuse en retour de ma honte et de ma rage.... Mais je m'occupais à peine de lui et des siens.... Ce que je voulais, le voici !

En même temps, le moine, laissant tomber son bras gauche et ramenant en avant sa main droite, découvrit une espingole qu'il tenait cachée dans les plis de sa robe.

A cette vue, le Français fit un effort si violent pour se lever et pour parler, que sa blessure se rouvrit. Les linges de son front se teignirent de sang, et, saisi d'une faiblesse soudaine, il se renversa sur le dos, ne voyant plus qu'à travers un nuage, n'entendant plus qu'un milieu d'un bourdonnement confus.

—Antonia, poursuisviit Raphaël, tu as trahi ta foi ; tu as laissé prendre à ton doigt et briser l'anneau des fiançailles....

Elle ne répondit pas. Il continua :

—Antonia, tu as livré les secrets des tiens, tu as voulu empêcher la vengeance publique, tu as renié pour un étranger ta patrie et tes sermens, tu as vendu l'Espagne pour un baiser. N'avais-tu pas reconnu et juré d'avance que ce crime mériterait la mort ?

—Cela est vrai, dit-elle, d'une voix ferme, et ce serment-là, je le tiens. je suis prête, et tu peux frapper.

—Antonia, ici même, à l'instant, tu viens encore de consommer une trahison, tu viens d'appeler une seconde fois l'étranger dans ton pays. Pour éclairer la fête du parjure et de la trahison, il te faut les flammes qui dévoreraient la ville où tu es née. N'as-tu pas quelque prière à faire pour celui qui t'inspire d'aussi beaux dévouemens ? Hâte-toi, car tu n'auras pas de confession.

—C'est dommage en vérité : l'occasion est belle, en compagnie d'un aussi saint religieux !

—Ta raillerie n'est pas heureuse quoiqu'elle annonce un grand cœur. L'habit que je porte n'est plus un déguisement ; je l'ai pris depuis quinze jours et ne dois plus le quitter : car ce qui me reste à faire entraînera pour moi toute une vie de pénitence.

—Et moi, de là haut, j'assisterai à cette œuvre édifiante de ton repentir, et je verrai s'il y a un jour dans ton avenir où ta conscience doit trouver le repos.

—Ne t'occupe pas de ma conscience, Antonia mais de la tiens. Je te le dis, fais ta prière.

—Oui, je la ferai, dit-elle en tombant à genoux, et je la ferai tout haut : Dieu juste et bon, écoutez-moi à ma dernière heure ! Que les affligés, les souffrants et les prisonniers soient soutenus et par vous jusqu'au jour de la délivrance ! Prenez en pitié celui-ci surtout, pour qui je vous rends mon âme aujourd'hui.

Elle se releva. Le moine, sans ajouter un mot, inclina son arme.

Cette femme jeune, belle, touchante, pleine de vie et d'amour, était là blanche au fond de ces ténèbres, prête à tomber sans résistance sous le plomb mortel, et personne ne venait ; et celui dont le bras était si puissant contre des milliers d'ennemis était à deux pas d'elle : il voyait, il entendait, il comprenait, et cependant il ne pouvait rien pour la sauver ! Le pauvre blessé fit un effort pour se soulever ; au même instant, l'éclair de l'amorce illumina le sombre cachot. Le coup partit. Antonia poussa un cri et tomba.

Deux mois après ces évènements, un frère servant de la communauté de San-Evandro se présentait timidement à la porte d'une cellule étroite mais riante, située dans les bâtimens qui longeaient le pittoresque cimetièrre dont nous avons parlé. Un homme, vêtu à la Française, s'y promenait de long en large, autant qu'on pouvait s'y promener, et, quoique sa figure fût d'une grande pâleur, quoiqu'une expression profondément triste contractât ses traits et ternît son regard, cet homme avait un air de jeunesse et de santé suffisant pour qu'on pût le croire capable de supporter de nouveau les fatigues guerrières auxquelles sa vie était consacrée.

—Seigneur officier, lui dit doucement le jeune frère, notre révérend père Ambroise demande s'il vous plairait de le recevoir.

—Ah enfin ! s'écria en bon Français l'habitant de la cellule ; depuis six semaines je l'attends !

—Votre seigneurerie avait besoin de tant de ménagemens, répliqua humblement le frère ; on dit que les émotions de l'âme sont très dangereuses dans les convalescences du corps... Mais voici le révérend.

—Le père Ambroise entra en effet et tendit la main au capitaine en le regardant avec tristesse ; puis il fit un signe, et le moine subalterne qui était présent sortit aussitôt. Le religieux et l'officier restèrent seuls.

Émile, sans oser parler, sans quitter la main du bon père, l'interrogeait du regard. Celui-ci se contenta de secouer la tête. Émile retomba sur un siège, et s'appuyant des deux coudes sur la table de la cellule, cacha son visage dans son mouchoir.

Alors le père Ambroise lui parla de sa voix grave et douce :

—Il faut partir seul, mon fils. Le moment

est venu. Un cheval, une valise et un passeport anglais sont déjà préparés pour vous. Il faut partir cette nuit, car vous n'ignorez pas que vous êtes toujours prisonnier, et que vous devez échapper à tous les yeux. Vous vous cacherez le jour et vous marcherez la nuit. Vous irez ainsi de couvent en couvent jusqu'à Cadix, où il vous sera facile de vous embarquer sur un bâtiment neutre.

—De grâce, mon père, interrompit Émile, donnez moi quelques détails sur l'affreux évènement...

—À quoi bien renouveler de telles impressions ?... J'ai été le premier témoin... j'arrivais comme d'ordinaire... Il paraît que les gardes étaient gagnées ou que le bruit s'était étouffé dans ce souterrain : car personne n'ignorait ce qui s'y était passé, personne ne m'avait préparé au spectacle qui frappa mes yeux... Vous étiez évanoui... le criminel s'était échappé... J'ai profité de cette fatale circonstance pour vous faire transporter au couvent... Vos camarades ont du partir sur-le-champ pour les prisons de Cadix.

—Ainsi donc tout est fini !...

Le vieillard baissa les yeux sans répondre.

—Et lui !... lui !... le misérable !

—Levez-vous et suivez-moi, reprit paisiblement le religieux.

Émile le regarda avec étonnement, hésita, et obéit machinalement. Le père Ambroise le prit par la main et le conduisit par de long corridors et de profonds escaliers jusqu'au soubirail d'une cellule souterraine, sorte d'*in pace* dans le quel, à la lueur blafarde d'une lampe, le baron épouvanté vit un religieux prosterné sur la terre.

—C'est lui, dit à voix basse le frère musicien ; je le lui avais promis. Il s'est astreint de lui-même à cette affreuse pénitence qui le soustrait à la vengeance d'un père, et qui doit durer deux ans, s'il persiste à prononcer ses vœux... Il n'y résistera pas. Si Dieu n'appaise sa conscience, il en mourra.

—Chère Antonia ! dit le Français pénétré d'horreur, au moins tu seras vengée !

Au nom qu'il avait prononcé, l'habitant de la cellule fit un mouvement. Le père Ambroise entraîna le capitaine.

Mais au lieu de le reconduire dans la chambre qu'ils avaient quittée, il le fit entrer dans une autre cellule. C'était la sienne. Il prit sur la table une cassette d'un bois incrusté d'or, débris d'une ancienne opulence, et dit à Émile :

—Ce petit coffre sera le seul souvenir que je puisse vous laisser. Celui qui vous l'offre et qui fut salué dans le monde du titre de comte, aurait eu autrefois quelque chose de mieux à léguer à un ami ; mais peut-être sera-t-il précieux

pour vous par ce qu'il renferme... Voici d'abord une lettre pour le supérieur du premier couvent que vous trouverez sur votre route, et à la porte duquel vous frapperez demain matin. Voici une bourse où nous avons réuni de quoi subvenir à vos frais de voyage. Quant à ceci, ajouta le père Ambroise en désignant un objet qui restait au fond de la cassette et au quel il ne toucha pas, je l'ai trouvé sur votre poitrine lorsque j'ai mis le premier appareil sur vos blessures.

Emile se précipita. C'était la mantille d'Antonia, tachée de son propre sang et déchiré par la lamme du poignard qui avait traversé son corps. Il la prit avidement, la baisa avec transport, et, se tournant vers le saint homme, il se jeta dans ses bras en pleurant.

— Adieu, ami, lui dit le vieillard avec un noble accent de gentilhomme. Je l'aurais été dans le monde et je le suis ici. Je vous avais tant dit de prendre garde ! Nous ne nous reverrons que dans le ciel ; mais peut-être, quand vous serez heureux dans votre belle France, vous souviendrez-vous quelquefois que j'étais votre ami.

— Heureux ? oh ! jamais !

Tels furent les derniers mots du pauvre capitaine au religieux.

Après une évasion facile et prompte, et d'autres aventures militaires qu'il serait trop long même d'indiquer, le baron Emile de Tersie, devenu colonel, s'est retiré de bonne heure. Sa blessure à la tête n'a jamais bien été guérie ; on croit qu'il en souffrira toujours. On ne suppose pas d'ailleurs qu'il ait d'autres sujets de peine ; car son caractère semble gai, sa fortune est suffisante, bien plus il est resté garçon ; et quand un indifférent, un flâneur, auquel il n'a pas raconté son histoire, découvre chez lui la cassette du religieux, et lui demande ce qu'elle renferme, il répond en riant que c'est une folie d'Espagne.

Mon colonel, il y a des folies qui ressemblent à votre blessure !

MAURICE SAINT-AGUET.

PAULINE BUTLER.

Au fond d'un antique et vénérable hôtel, situé dans l'une des rues les plus silencieuses de Toulouse, l'une de ces rues sur lesquelles semble planer en tout temps le sombre esprit des capitouls passés, présents et à venir, un jeune homme de vingt-huit à trente ans, de haute taille, l'œil vif, l'air martial, la moustache et la chevelure noires, était assis sur un sofa, auprès d'une blonde et charmante créature dont il tenait les mains amoureu-

sement pressées dans les siennes. Tous deux muets, immobiles, la bouche béante, l'oreille aux aguets, semblaient en proie à un vif sentiment d'attente, et si le frac boutonné jusqu'au menton qui emprisonnait la poitrine du cavalier et l'irréprochable vernis de ses boîtes toutes resplendissantes d'actualité n'eussent bien vite exclu toute idée de féerie, on eût cru voir, dans la pénombre où il se trouvait plongé ainsi que sa belle compagne, par les grands rideaux de Damas de l'appartement, un de ces couples amoureux dont il est question dans les légendes du moyen âge, et que la baguette de quelque malin génie a métamorphosés en statues.

Tout à coup, un bruit faible d'abord et indistinct, puis bientôt semblable à celui des roues d'un carrosse sur le pavé retentit dans le lointain. A ce bruit, le couple tressaillit, et la jeune femme dégageant vivement ses deux mains de l'étreinte à laquelle elles étaient soumises, se leva, et s'élançant d'un bond à l'une des croisées de la chambre, elle colla son gracieux visage aux vitres de la fenêtre avec une indéfinissable expression de joie et d'espérance mêlée par intervalles, il faut bien le dire, d'une ombre de frayeur. Mais au bout d'une demi-minute la voiture, au lieu de se rapprocher, sembla prendre une direction opposée, et le bruit s'éteignit graduellement dans les profondeurs de la ville. Alors la jeune femme revint triste et la tête baissée reprendre sa place ; puis, poussant un profond soupir, elle murmura :

— Allons ! je m'étais encore trompée, cette voiture n'est point celle que nous attendons. Ferdinand, ta mère ne viendra pas, ta mère ne veut pas me voir.

Celui à qui ces paroles étaient adressées sourit, et baisant au front sa jolie interlocutrice, il s'écria d'un ton qu'il assaya, mais en vain, de rendre sévère.

— Pauline, vous êtes une folle.

Il y eut un silence. Au bout de quelques instants, Pauline reprit :

— Eh bien, Ferdinand, veux-tu que je te fasse une confidence ? Il y a des moments où il me semble que si ta mère ne venait pas, j'en serais aise. Ta mère me fait peur, mon Ferdinand.

— Enfant !... Mais cependant je t'ai parlé vingt fois de sa bonté, de son indulgence.

— Oui, pour des fautes de jeunesse ; mais un mariage, Ferdinand, songe donc... un mariage contracté sans son consentement !

— Qu'importe, puisqu'elle a pardonné, puisqu'elle vient à nous ?

— Ah ! c'est justement ce que je ne puis croire, et il me semble que je rêve quand je

pense que la personne que nous attendons ici est cette fière marquise de Livry, si riche, si honorée, dont le fils pouvait aspirer à la main des plus nobles héritières, tandis qu'il a préféré celle de....

—Tais-toi, Pauline, interrompit vivement le jeune homme; quand ma mère t'aura vue, elle approuvera mon choix, j'en suis sûr.

— Dieu te veuille! Ta mère, Ferdinand, a sur ton esprit une influence.... bien légitime, et le sort de toute notre vie dépend de l'opinion qu'elle prendra de moi.

—Ingrate! Est-ce que je t'aime moins? *

— Non... non... ne parlons jamais de cela. Ecoute, Ferdinand; relis-moi la dernière lettre de ta mère, celle où elle t'annonce son pardon et son arrivée auprès de nous; j'ai besoin de l'entendre encore, mon Ferdinand, pour croire tout-à-fait à tant de bonheur.

—Tu le veux, Pauline? Lisons-là donc ensemble.

En même temps M. de Livry ayant ouvert un secrétaire, en tira la précieuse missive, qu'il déplia; et, passant tendrement son bras au cou de sa jeune moitié, il se mit à lire à mi-voix; cette missive était ainsi conçue :

“Baden, 15 juillet 1838.

“ Vos deux lettres du mois de juin, mon cher Ferdinand, me sont parvenues aux eaux de Baden, où j'ai été forcée de me rendre dans l'intérêt de ma santé, cruellement altérée depuis la mort de votre père et, faut-il l'ajouter, depuis que j'ai appris votre mariage. Vous parlez de venir vous jeter à mes genoux avec celle que vous avez associée à votre destinée. Mon fils, je veux croire à votre repentir du chagrin que vous m'avez causé. Il est des occasions, d'ailleurs, où la faute que vous avez commise, en vous mariant à l'étranger, à l'insu et contre le gré de votre famille, quelque grave qu'elle puisse être, est jusqu'à un certain point excusable, surtout aux yeux d'une mère....”

Parvenus à cet endroit de la lettre, M. et Mme de Livry, puisque aussi bien il est temps de leur donner ce nom, s'arrêtèrent involontairement dans leur commune lecture et changèrent un regard rapide mais rempli d'une expression bien différente; car le jeune comte n'avait pu réprimer un frémissement pénible, tandis que la comtesse, dont le front s'était couvert d'une vive rougeur, avait soudain baissé les yeux en tremblant. Après un silence, Ferdinand reprit, seul cette fois, la lecture de la lettre, qui se terminait ainsi :

“ Ne venez point à Paris, vous ne m'y

“ trouveriez pas de la saison. mais attendez-moi à Toulouse pour le 10 août au plus tard, et recevez pour trois personnes les embrassements de votre mère.

“ Marquise DE LIVRY, née DE VALCLOS. ”

—Le dix août, c'est aujourd'hui, ajouta Ferdinand, et toute sa vie ma mère a été d'une exactitude ponctuelle. Elle ne saurait tarder maintenant.

Puis, voyant que Pauline était demeurée pensive, les yeux baissés et pleins de larmes, il la pressa contre son sein en s'écriant :

—Du courage, ma bien-aimée, songe que ma mère ignore tout, que son pardon est à ce seul prix peut-être et que la comtesse de Livry, innocente aux yeux de son mari, ne doit rougir devant personne.

—Que tu es noble! que tu es bon! repar-tit Pauline attendrie. Oh! comment te prouver jamais toute ma reconnaissance?

—En me conservant toujours tout ton amour.

A ce moment les claquements de fouet des postillons retentirent à peu de distance, les pavés s'ébranlèrent, et bientôt la marquise de Livry fit son entrée dans l'hôtel, antique résidence de sa famille, où son fils était venu depuis quelques mois déjà établir son domicile.

A cette heure solennelle de son existence, Ferdinand, qui avait semblé jusqu'alors étranger aux émotions de sa jeune femme, sentit son cœur battre avec violence dans sa poitrine, et en descendant l'escalier, pour se rendre dans la cour de l'hôtel, où la berline de sa mère s'était arrêtée, il fut obligé de s'appuyer plus d'une fois à la rampe; car il sentait ses genoux fléchir et tout son corps trembler. Du plus loin qu'elle aperçut son fils, la marquise de Livry lui tendit les bras, et Ferdinand, sans même attendre qu'elle fût descendue de sa voiture, s'y précipita, plein d'extase et de ravissement. Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles la mère et le fils, non moins attendris l'un que l'autre, ne purent trouver une parole et se contentèrent de confondre leurs baisers et leurs larmes. A la fin, la marquise s'écria :

—Et Pauline? où est Pauline?

En même temps, soutenu par son fils, la vieille dame se mit en devoir de descendre les degrés du marchepied de sa voiture. Ce fut alors que, pour la première fois, elle aperçut sa belle-fille, qui, s'agenouillant devant elle, cherchait timidement à s'emparer d'une de ses mains pour la baiser. La marquise, la saisissant par le bras avec une vivacité toute juvénile, la força de se relever, et d'un ton d'affectueux reproche :

—Est-ce comme cela, dit-elle, que l'on croit une mère? Venez m'embrasser, mon enfant.

La jeune femme leva vers le ciel ses deux beaux yeux bleus avec une ineffable expression de gratitude, puis elle se laissa aller dans les bras de la marquise.

Moins d'une heure après, les trois personnes avec lesquelles nos lecteurs viennent de faire un commencement de connaissance, se trouvaient réunies dans un petit salon où loin de tous les regards, il leur était enfin permis de se livrer à ces doux épanchements dans lesquels il semble que toutes nos facultés viennent se centupler. La marquise de Livry était assise dans une vaste bergère, ayant à ses côtés son fils et sa belle fille, qu'elle ne pouvait se lasser de contempler et qu'elle accablait tour à tour de questions souvent renouvelées, mais dont les réponses lui échappaient à mesure qu'elles venaient frapper son oreille. Car l'esprit humain est si borné qu'il suffit de la moindre joie comme de la moindre douleur pour l'absorber complètement, et que toutes les perceptions s'effacent en présence d'une sensation tant soit peu vive. D'ailleurs, la marquise avait soixante-cinq ans, et si l'on a de la mémoire à cet âge, ce n'est plus guère que conformément à la loi qui régit la chute des corps, c'est-à-dire en raison inverse des distances.

—Pauline, disait la vieille dame, vous aviez peur de moi. Ferdinand m'avait donc faite à vos yeux bien fière et bien méchante? Mauvais fils! il n'est pas étonnant qu'il ait oublié mon caractère... il y a si longtemps que nous sommes séparés!

—Ne comptez pas, ma mère, s'empressait de répondre Ferdinand; je reconnais que j'ai été bien coupable.

—Ah! reprenait la jeune femme, c'est justement parce que c'est moi qui ai été cause de cette longue séparation, que je tenais à me présenter devant...

—Devant votre mère! Aussi croyez bien que nous n'en avons pas fini ensemble, madame ma fille. Mais commençons par M. le comte mon fils. Depuis qu'il a quitté le service, et il y a plusieurs années de cela, combien de jours a-t-il passé auprès de moi? Il serait facile de les compter... un mois en 1834, quinze jours en 1835... ses visites n'étaient jamais assez courtes. Je conçois maintenant qu'il fut pressé de rejoindre... mais me cacher son mariage, à moi!

Ici Ferdinand échangea avec Pauline un rapide regard dans lequel un observateur tant soit peu expérimenté eût découvert aisément

je ne sais quel sentiment d'embarras mal dissimulé; mais se remettant bientôt, il répondit avec assurance?

—Comment vous l'avouer à vous ma mère, sans l'avouer aussi à mon père? et M. de Livry était si sévère pour moi! En outre, les événements politiques avaient aigri son caractère, vous le savez, et je n'aurais jamais osé lui dire que moi son fils unique, j'avais épousé la fille d'un officier de celui qu'il appelait... l'usurpateur.

—Vous oubliez peut-être, mon fils, qu'à tort ou à raison j'ai toujours partagé les opinions de M. de Livry et qu'on n'en change guère à mon âge.

—Je n'oublie rien, ma mère; mais vous êtes femme, et je sais que le cœur d'une femme comprend tout ce qui est amour.

—Allons! c'est très bien dit, et pourtant vous allez me trouver bien exigeante, mais je ne suis pas encore entièrement satisfaite, et j'espère que maintenant que vous voilà réunis vous allez me donner l'un et l'autre sur l'événement le plus important de votre vie des explications qu'il me tarde de connaître en détail, et que j'ai cherchées vainement dans vos lettres, Ferdinand.

Cette fois, M. de Livry ne put réprimer un mouvement de contrariété; ses épais sourcils noirs se froncèrent et ce fut d'une voix altérée qu'il balbutia:

—Ma mère, si vous m'en croyez... nous remettrons cette conversation à un autre moment. Vous venez de faire un long voyage, vous avez besoin de repos, vous devez être très fatiguée.

—Moi! pas du tout! reprit la marquise avec vivacité; je suis venue à petites journées, j'ai couché à Alby et j'ai diné à Saint Sulpice; me voici prête à entendre votre petit roman; cela me rajeunira. Sera-ce long?

—Oh! du tout; et puisque vous l'exigez, ma mère....

—Halte-là, mon fils, je vous arrête; vous avez assez parlé, et c'est au tour de Pauline. Comment voulez-vous qu'elle s'accoutume à moi si nous ne causons pas un peu ensemble? Voyons, mon enfant, je vous écoute.

—Ma mère, objecta le comte, forcé dans ses derniers retranchements, c'est que Pauline est si timide.

—Raison de plus pour chercher à l'approivoiser. Voyons ma chère belle fille....

Pauline interrogea d'un regard M. de Livry, et, sur un signe de lui, elle se résolut à parler:

—Madame la marquise, murmura-t-elle d'une voix mal assurée, vous savez....

—Je ne sais rien, interrompit l'incorrigible douairière.

La jeune femme comprima un soupir au fond de sa poitrine, puis elle reprit :

— Comme vous l'a dit M. de Livry, je suis d'une naissance obscure ; mon père était d'une famille de bons fermiers de la Marche, en Lorraine. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea. Hélas ! madame, c'était pour servir une cause contre laquelle M. de Livry combattait. Si ce fut un crime selon votre opinion, ne m'en faites point porter la peine, à moi qui en suis innocente.

— Me croyez-vous si injuste ? murmura doucement la marquise.

— En 1814, continua Pauline, mon père était lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur ; celui qui l'avait fait tout cela tomba.... Alors mon père désira quitter le service et obtint une faible retraite ; 1815 arriva, et avec 1815, le retour de l'empereur, pardon, madame, du bienfaiteur de mon père. En apprenant la nouvelle de ce retour inattendu, mon père courut reprendre son épée, et.... je ne sais pas comment vous dire cela, madame.... il fut un des premiers à rejoindre Napoléon. Que voulez-vous ! la France était folle ! Hélas ! l'étoile du grand capitaine et la vie du soldat fidèle devaient s'éteindre le même jour. Mon père fut tué à Waterloo ; ma mère brisée par la douleur, ne tarda pas à le suivre, et moi, bien enfant alors, j'obtins par l'entremise d'anciens amis de moi, père mon admission dans la maison royale de Saint-Denis. J'y passai dix années, dix années qui s'écoulerent comme un songe ; j'avais de bonnes amies, j'étais heureuse.... mais quand le temps de pensionnat fut achevé, je me trouvai seule au monde.... seule, je me trompe, il me restait une tante, mais aussi pauvre que moi, et nous étions tout-à-fait dans la misère, lorsque....

A cet endroit de son récit, une vive rougeur vint colorer les joues de la jeune femme qui baissa la tête et demeura muette et courbée sous l'impression de je ne sais quel funeste souvenir.

— Eh bien, s'écria la marquise avec étonnement, continuez donc : Lorsque !.... dites vous ?....

Le comte de Livry, qui avait suivi avec une émotion marquée les paroles de sa femme, était pâle et haletant ; mais quand il s'aperçut que la voix manquait à Pauline, il rougit aussi à son tour et ce fut avec une impétuosité presque fébrile qui lui venait en aide dans cette circonstance difficile qu'il s'empessa d'ajouter :

— Vous voyez, ma mère, que j'avais bien raison de vous prémunir contre la timidité de Pauline. D'ailleurs c'est une époque malheureuse de sa vie, et vous comprenez sans peine,

n'est-ce pas, ma mère, que le souvenir lui en soit bien cruel ? A cette époque un ancien ami de son père parla d'elle.... à la duchesse de Sommerset, qui cherchait une maîtresse de musique et de dessin pour ses filles. Pauline lui fut présentée, et.... peu de temps après elle quitta la France pour l'Angleterre. N'est-ce pas, Pauline, c'est bien ainsi ?

La jeune femme secoua la tête et balbutia quelques paroles sans suite et absolument inintelligibles, qu'à la rigueur pourtant on pouvait prendre pour une réponse affirmative, mais en même temps une voix intérieure murmurait au fond de son cœur :

— Ferdinand, Ferdinand, merci pour ce mensonge ; moi, je n'aurais pas eu la force de le faire.

M. de Livry continua :

— C'est à *Sommerset-House*, dans une chaise où le duc m'avait invité, que je la rencontrai pour la première fois. Vous savez, ma mère, qu'après l'Angleterre je devais visiter l'Allemagne et l'Italie.... Me blâmez-vous encore d'avoir perdu le goût des voyages ? me pardonnez-vous de m'être mésaillié !

— Je pardonne tout, dit la marquise en tendant à Pauline une main sur laquelle celle-ci laissa tomber une larme, je ne voulais voir dans ma belle-fille que la noblesse du cœur. L'autre, nous en avons assez dans notre famille pour partager avec elle. Ah ça, maintenant que tout est expliqué, vous me forcez à vous rappeler que vous avez une présentation à me faire.

— Qui donc ? balbutièrent à la fois M. et Mme de Livry.

— Eh mais, un personnage fort important et que je serai bien heureuse de goûter, mon petit-fils, en vérité, je suis coupable de ne l'avoir pas demandé plus tôt.

Ferdinand et Pauline baissèrent cette fois les yeux simultanément.

— Quoi donc ? serait-il malade ? reprit la marquise en les contemplant l'un et l'autre avec une expression déjà mêlée de doute et d'inquiétude.

— Oh ! non pas, répondit le comte, il se porte au contraire à merveille, mais nous ne l'élevons pas auprès de nous.

Et comme une stupéfaction profonde venait de se peindre sur le visage de sa mère, il s'empessa d'ajouter avec un embarras toujours croissant et dont cette fois il lui fut impossible de se rendre maître :

— La santé de cet enfant a été longtemps chancelante.... Dieu merci, elle est complètement rétablie, grâce à la mesure que nous avons prise, mais cette mesure était nécessaire.... Pauline

se tuait d'inquiétudes et de veilles.... aucun moyen de lui faire entendre raison. J'ai dû prendre un parti violent. J'ai fait entrer l'enfant dans une pension, à deux lieues de Toulouse....

— Dans une pension ? interrompit la marquise, un enfant de cinq ans !

— Il est bien jeune, il est vrai, reprit M. de Livry rouge de confusion ; mais, dans cette pension, l'air est excellent, de très bons professeurs, et puis, sa mère le voit tous les deux jours.

— Ferdinand, dit froidement la marquise, je n'ai qu'une chose à vous dire : jusqu'au jour de votre entrée à l'école militaire, vous ne m'aviez jamais quittée.

On sait trop quelle eût été la réponse du jeune comte, si dans ce moment la porte du petit salon dans lequel se passait cette scène ne se fût ouverte avec fracas. En même temps cette porte livra passage à une jeune et jolie femme d'environ 25 ans, d'une mise fort élégante, mais peut-être un peu excentrique. La nouvelle venue s'écria avec pétulance et étourderie en se jetant au cou de Pauline :

— Pardon si j'ai forcé la consigne, mais je n'ai pu résister à mon impatience.... Cette chère Pauline, je la retrouve donc encore ! Ah ! je rends grâce à Dieu qui m'a inspiré l'idée de m'arrêter à Toulouse en revenant des eaux de Bagnères, où je m'ennuyais à périr, puisqu'il me permet ainsi d'embrasser mon ancienne et ma meilleure camarade.

— Son ancienne camarade ! murmura la marquise en se penchant à l'oreille de son fils, qui, pâle, muet, interdit, semblait frappé de la foudre, que veut dire cette dame ?

— Ma mère, répondit Ferdinand d'une voix à peine articulée, je vous expliquerai cela plus tard.

— Ah ! reprit la marquise en se frappant la tête, j'y suis. Cette dame a sans doute été élevée à la maison royale de Saint Denis avec Pauline.

— Peut-être.... Non pas.... je ne sais, balbutia le malheureux Ferdinand.

— Vous ne savez, mon fils !.... mais vous ne connaissez donc pas cette dame ?

— Au même instant la nouvelle arrivée s'écriait :

— Ah ! monsieur le compte de Livry, vous voilà tout confus, et je devrais vous en vouloir de ne m'avoir pas même fait part de votre mariage ; mais, vous le savez, je suis sans rancune, moi ; allons, remettez-vous, je vous permets de m'embrasser.

P O E S I E.

H Y M N E A U S O L E I L.

Astre vivifiant ! source pure et féconde
De lumière et de feu ; phase embrasé du monde,
Toi qu'aux bords mexicains on priait à genoux,
Soleil ! verse à mon front ton éclat le plus doux !
Soutiens à ta hauteur les forces de mon âme ;
Brille, et découvre-moi les trésors de ta flamme.
Quand tu romps au matin le silence des cieux,
Et gravis lentement l'horizon radieux,
Les monts, à ton aspect, courbant leur tête altière,
Paraissent s'abaisser sous ta vive lumière.
De leurs flancs parfumés l'encens pur et nouveau
Veut célébrer du jour l'immuable flambeau.
Pour toi, le firmament semble un champ de victoire.
Qui t'a donné tes feux ? qui t'a donné ta gloire ?
Roi ! qui t'a couronné d'éclairs étincelants,
Diadème immortel, fait de rayons brûlants ?
Apprends moi les secrets de cette nuit profonde
D'où quelque grand pouvoir voulut tirer le monde.
Qui t'a créé ? réponds. Alors existais-tu ?
Celui qui fut toujours, Jéhovañ, l'as-tu vu
Quand d'atômes brillants il remplissait le vide
Et soufflait sur les mers une éternelle ride.
Lorsqu'il peuplait les airs de corps harmonieux,
Fit d'un regard d'amour improvisait les cieux ?
Redis-moi sa grandeur, redis-moi sa colère
Et du mal enfanté le terrible mystère.
D'où viennent nos soupirs ? qui mêle en notre cœur
Le trait de la souffrance à l'élan du bonheur ?
D'un œil intelligent nous mesurons l'espace
Où ce Dieu t'a marqué la plus brillante place ;
Et le compas en main nous cherchons dans les airs
De mondes infinis les mouvements divers.
D'où nous vient cette ardeur ? d'où nous vient cette audace,
Ce désir de savoir, qui jamais ne se lasse ?
Sais-tu pourquoi notre âme, avide d'inconnu,
Demande un horizon que nul mortel n'ait vu ;
Et pourquoi s'élançant au-delà de nous-mêmes,
Elle aime à s'égarer dans les sphères suprêmes ?
Atômes orgueilleux !... et nous heurtions, hélas !
Les écueils que la vie amène sous nos pas !
De nos pieds voyageurs secouant la poussière,
Nous brûlons de plonger dans les flots de lumière.
Pour nos vastes pensers l'avenir est sans bords :
L'esprit pour le saisir semble quitter le corps.
Quel être, contemplant la sagesse profonde,
Les lois d'ordre et de paix qui régissent le monde,
N'a dit à son auteur, par un cri douloureux :
Pourquoi donc, ici-bas, suis-je seul malheureux ?
Sur nos champs émaillés d'une riche poussière
Le ciel répand au loin la force et la lumière ;
Mille voix, s'unissant par un heureux accord,
Dans un hymne immortel semblent braver la mort :
La brise, d'un soupir effleure la verdure ;
Tout s'émeut, tout se trouble au sein de la nature ;
Et moi, je sens, je vis, j'ai des flammes au cœur,
Et je souffre !.. Oh ! je veux et j'aurai du bonheur !

Silence ! infortuné ! courbe ta jeune tête.
Celui qui d'un regard peut calmer la tempête,
Et qui donne à l'oiseau pâture et chant d'amour,
Veut t'accorder aussi ce pain de chaque jour !
L'espoir est comme un germe au fond de toutes choses ;
Sur ton âpre sentier tu trouveras des roses ;
Oui ! le mystère est tris-é, attendons le réveil :
Dieu nous réserve à tous des instants de soleil.

Comme toi, j'ai souffert ; une douleur amère
A pesé sur mon âme ; et cependant j'espère.
La nature et le ciel, tout sourit à mes yeux ;
Je ne trouve en mon sein que chant harmonieux.
Ah ! c'est qu'il est des lieux où la terre est si belle
C'est qu'on y voudrait couler une vie immortelle !
Non ! non ! Dieu pour souffrir n'a par fait notre cœur
Et son oreille entend l'hymne de la douleur !
Des funestes effets d'une grande disgrâce
Les larmes de son fils ont effacé la trace ;
De sa juste fureur le souffle est exhalé
Depuis qu'un sang divin sur la terre a coulé.

Poursuis, astre de feu, ta brillante carrière,
Verse-nous des torrents d'azur et de lumière ;
Un jour, plus haut que toi, sous la voûte du ciel,
Nous chanterons en chœur un hymne à l'Éternel !

FANNY DELACTOIX.

SILVIO PELLICO.

Il n'est plus ! Et déjà le flot qui nous entraîne
A déposé son âme au rivage inconnu
Mourir, pour Silvio, fut une heure sereine,
La foi l'a soutenu.

Cette toi du malheur qui, dans son âme forte
Au cachot du Spielberg autrefois descendit,
Compagne de ses jours, seule et fidèle escorte
Veillait près de son lit.

Quand il sentit venir sa dernière journée,
Lui qui sut, ici bas, croire, souffrir, aimer,
L'éveil mystérieux, sphinx de la destinée,
Ne dut pas l'alarmer ;

Deux fois grand ! Par le cœur et par l'intelligence,
Ce martyr glorieux d'un pouvoir oppresseur,
Subit l'iniquité sans rêver la vengeance,
Que craindrait-il, Seigneur ?

N'a-t-il pas pardonné dans un livre sublime ?
Encor meurtri des fers du *carcere duro*,
Ne l'avons-nous pas vu, généreuse victime,
Absoudre son bourreau ?

Ce bourreau couronné dans sa sombre agonie
Sans doute a vu passer l'ombre de Pellico.
Et de son règne éteint le sinistre génie
Des soupirs du Spielberg lui renvoya l'écho.

Il eut peur de mourir ... La couche impériale
Entendit les sanglots et les cris du remord,
Mais Silvio mourant sur la terre natale
Souriait à la mort ! ...

Comme en un vase élu, dans cette âme choisie
Dieu mit les grands instincts chers à l'humanité :
L'amour de la patrie et de la poésie,
L'esprit de charité.

Jeune, il voulut briser les fers de l'Italie ;
De tout un peuple esclave il porta le malheur :
Mélange d'héroïsme et de mélancolie,
Poète, du guerrier il sentit la valeur !

Un implacable arrêt de son noble délire
Vint enchaîner l'élan ; et l'ardent citoyen,
Le Tyrtée inspiré, sans armes et sans lyre,
Fut un héros chrétien !

Il est facile et doux dans le feu du jeune âge
Alors que la patrie applaudit notre effort.
D'exciter tout un peuple à sortir d'esclavage,
D'affronter les tyrans et de braver la mort.

Mais quand vient le malheur, quand l'espérance tombe,
Quand la force a vaincu le courage trahi,
Lorsqu'on se voit vivant descendre dans la tombe
Et qu'en un jour fatal tout s'est évanoui !

Loin des bruits éivrants dont nous berçait la terre
De toutes les vertus conserver le flambeau,
Mourir durant dix ans, sans que l'âme s'altère,
Oh ! c'est rare ! oh ! c'est beau !

C'est ce qui fait qu'on t'aime et que l'on te révère,
C'est ce qui porte à toi l'hommage universel,
O poète martyr dont la gloire sévère
Te fit grand sur la terre et te couronna ciel !

Mme LOUISE COLLET.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous ses abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour *le Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car *le Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.